

VOYAGE DANS L'AFRIQUE EQUATORIALE

DU NIGER AU SOUDAN CENTRAL

III

Les brisants d'Akassa. — Sauvés ! — La Nun. — Salut au Niger ! — Les tribus hostiles. — Mes deux pirogues. — Les peuplades en guerre. — Tu n'iras pas à l'est !

MES Croumanes avaient courageusement repris les avirons, et lorsque tomba la nuit, comprenant que leur existence dépendait de ce suprême effort, ils continuèrent à ramer.

Je m'étais assis au gouvernail ; une petite lanterne sourde éclairait la boussole, que je ne quittais du regard que pour interroger l'horizon qui s'étendait à l'infini devant moi.

Tout à coup, il me semble voir dans le lointain briller une lumière... Je n'ose m'en rapporter à mes yeux... Peut-être est-ce une étoile, peut-être ai-je eu un éblouissement ? J'appelle Sca-Breeze, le headman des rameurs, et lui demande si là-bas, là-bas, il n'aperçoit rien.

— Je vois, fit-il, je vois... du feu !...

— Hourra ! cria tout l'équipage. Vive l'homme blanc !

Et, sous l'impulsion de ces bras vigoureux, le canot se reprit à nager avec une vitesse inusitée. Bientôt la lumière fut très distincte ; en même temps la crique s'élargissait notablement. Plus de doute, nous étions à l'embouchure d'une des rivières du Delta du Niger, et le feu que nous remarquions, ce devait être celui d'un ponton ou d'une factorerie européenne.

Je me dirigeais vers ce bienheureux phare, quand il me parut fuir à notre droite... Mais bientôt je me convainquis que c'était nous, au contraire, qui étions poussés de droite à gauche par un courant impétueux. Vainement les rameurs s'efforçaient d'y résister. Ils avaient beau déployer toutes leurs forces, visiblement nous étions emportés loin de la rive et de la lumière dont l'aspect avait ranimé notre courage.

En même temps, une ligne blanche qui me faisait l'effet de n'être plus qu'à quelque vingt mètres de nous, et un groinement sourd, me révélèrent un nouveau danger : cette ligne blanche, c'étaient les récifs de la barre qui existe à l'entrée de toutes les rivières

du Delta, et, emportés par la violence du courant, infailliblement nous allions nous y briser.

— Jetez l'ancre ! jetez l'ancre ! m'écriai-je, tandis que je me mettais moi-même à la manœuvre.

Telle était la vitesse de notre course, que le choc d'arrêt nous fit tous tomber à la renverse. Selon toute apparence, le lourd anneau de fer qui reliait la chaîne au bateau ne tarderait pas à céder sous l'effet des eaux.

En vérité, ce furent de longues heures d'agonie, celles que je passai alors. Notre salut dépendait de la fidélité de notre ancre. Que sous les secousses que lui imprimait à chaque seconde la fureur du courant, un seul chaînon vienne à se rompre, c'en est fait de nous... Or, je n'avais fait éprouver à Brass ni la solidité de la chaîne ni celle de l'ancre, et sur ce point je n'étais rien moins que tranquille.

Inconscients du danger, les Croumanes s'endor-

mirent : le feu qui brillait au loin leur promettait pour le lendemain de l'eau et des vivres ; c'est tout ce qu'ils souhaitaient.

Pour moi, c'était ma sixième nuit sans sommeil ; mais c'est à peine si je ressentais la fatigue ; toute mon attention se concentrait sur cette ligne blanche qui, à quelques pas de nous, semblait nous guetter.

Vers quatre heures du matin, le courant perdit de sa violence, c'était l'étalement de la marée. Peu après notre pirogue se mit à tourner en présentant sa proue à la mer, aux récifs ; la marée haute se dessinait. Je fis lever l'ancre et, nous aidant du courant pour remonter l'embouchure de la rivière, nous nageâmes vers une factorerie dont les hangars blanchis à la chaux sautaient de l'obscurité.

Nous étions sauvés !

L'endroit où nous nous trouvions s'appelle Akassa, et le courant qui avait failli nous précipiter sur les brisants, c'était celui de la Nun, qui se jette en cet endroit dans la mer. C'est, comme largeur, comme débit d'eau, la branche principale

vertes plaines, des forêts de palmiers, de riantes bouquets de bananiers, de bombax et de cocotiers enserrant amoureusement les rives du Niger ; sur la tige des palmiers nains et des dattiers épineux baignant dans l'eau, mille oiseaux aux couleurs chatoyantes font gaîment leur toilette en sifflant leur bonheur. Éparpillées sur les deux rives, des huttes nègres émergent du feuillage ; de noirs bébés tout nus, troublés dans leurs jeux, s'enfuient comme une nichée de moineaux effarouchés, tandis que, la calebasse sur la tête, des négresses descendent nonchalamment les berges du fleuve pour y puiser de l'eau.

Plus loin, s'élançant dans les airs de grands mancenilliers, dont les fleurs rouges émaillent la verdure ; comme c'est bien elle, comme c'est bien l'Afrique ! Et pour un drame d'amour sauvage quel superbe décor que cette nature pleine de sève et de vie, sous un soleil de feu ! Malgré soi, alors, l'illusion reprend le dessus ; un malgré passe tout vibrant d'harmonie, et sous le mancenillier, étendue sur un lit de fleurs, on croit entendre l'Africaine exhalant son dernier soupir dans un accent de désespoir et de rage d'amour.

Cependant le rêve ne dure pas : bientôt des villages détruits, ces vestiges de luttes, vous rappellent à la réalité et vous invitent à la froide prudence en révélant le voisinage de sérieux dangers. C'est qu'en effet les villages du bas Niger sont ouvertement hostiles aux Européens, et à maintes reprises de sanglantes épopées ont illustré ces rives barbares.

Cette hostilité se remarque jusqu'au village nègre de N'Doni, c'est-à-dire sur un parcours d'environ trente lieues, aussi longtemps qu'il existe des communications par les criques entre le Niger et les rivières du Delta. En voici la raison : les prêtres féticheurs, les rois et les chefs profitent de ces criques navigables pour venir commercer à la côte aux comptoirs des Européens, et ils apportent un soin jaloux à conserver ce monopole.

Or, lorsqu'ils virent l'homme blanc s'aventurer sur le Niger et tenter un négoce direct avec les indigènes, comprenant que leur position d'intermédiaires était menacée, ils fanatisèrent les peuplades de telle sorte que ces malheureux nègres, à qui l'on apportait le bien-être, la civilisation et la liberté, ont reçu leurs rédempteurs à coups de flèches empoisonnées.

C'est à Onitsha que je quittai le petit vapeur sur lequel j'avais franchi cette première partie du Niger ; à partir de

cet endroit je restai livré à mes propres forces, résolu à commencer le cours de mes explorations dans les régions inconnues qui s'étendent à l'est d'Onitsha.

Deux de mes Croumanes avaient déserté à Akassa, deux autres disparurent à Onitsha ; j'en-rôlai dix-sept naturels du Niger avec, me permirent d'armer deux grandes pirogues sur lesquelles je m'embarquai peu de jours après mon arrivée à Onitsha.

Nous naviguions depuis plusieurs jours dans ces larges criques qui sillonnent la fertile contrée d'Ibo et, tout en visitant les principales biens que je rencontrais sur mon chemin, je me dirigeais vers le nord-est dans l'espoir de rencontrer la rivière Okoloba, qui coule, m'avait-on dit, dans le pays de N'Subé ; j'arrivai ainsi devant une grande ville que plus tard j'appris être N'Téja.

Sur la rive régnait une grande animation. Les



De la voix et du geste ils nous criaient d'arrêter. — (Page 222, col. 1).

du Niger ; mais elle est courte, et bientôt, au détour d'un brusque coude qu'elle dessine à la hauteur de l'île Darwall, on se trouve comme par enchantement en face du beau, du majestueux Niger.

C'est du haut d'un petit vapeur, — la navigation en canot étant impossible pour remonter le bas Niger, — que je saluai ce superbe fleuve qui allait me mener à l'inconnu.

Pour qui vient de parcourir les mornes criques du Delta, c'est comme un rideau qui se lève, et le décor a si subitement changé d'aspect qu'on se croit sous l'empire de quelque mirage trompeur. Encadré de toutes les richesses d'une flore tropicale dans sa luxuriante splendeur, le large fleuve se déroule à perte de vue, révélant au voyageur tout un monde nouveau. Adieu, sombres palétuviers, compagnons rachitiques des tristes et interminables criques ! Une nature superbe se lève ici : de